

Ingrid Sénépart (dir.)

Aux portes de la Ville La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal

Publications du Centre Camille Jullian

1.1. Sources archéologiques et historiques de 8000 av. J.-C. à 1666 ap. J.-C.

Ingrid Sénépart

DOI : 10.4000/books.pccj.14547

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Lieu d'édition : Aix-en-Provence

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 11 février 2021

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

ISBN électronique : 9782491788100



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

SÉNÉPART, Ingrid. 1.1. Sources archéologiques et historiques de 8000 av. J.-C. à 1666 ap. J.-C. In : *Aux portes de la Ville : La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2017 (généré le 14 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/14547>>. ISBN : 9782491788100. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.14547>.

La colline Saint-Charles avant la Salpêtrière

Sources archéologiques et historiques

de 8000 av. J.-C. à 1666 ap. J.-C.

Ingrid SÉNÉPART

La colline Saint-Charles, aujourd'hui située à moins d'un kilomètre du littoral maritime, culmine à 55 mètres NGF. Elle est, avec la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, l'un des reliefs les plus escarpés de la ville moderne. Elle constitue le principal élément d'une ligne de crête qui prolonge, au centre de la plaine littorale, les collines et les massifs montagneux qui enchâssent cette formation du nord au sud, et aboutit aux trois collines qui ont servi de substrat à l'implantation de la ville grecque de Massalia puis aux reliefs de l'archipel du Frioul (fig. 8).

Son sous-sol est constitué de poudingues et de marnes stampiennes de couleur jaune appartenant aux formations détritiques oligocènes qui constituent le substrat géologique d'une grande partie du territoire marseillais. Originellement plus escarpée, la colline était entaillée par de profonds talwegs parcourus par des rivières ou des sources dont les eaux étaient canalisées en bas de pente par des vallons secondaires vers les rives des calanques actuelles du Vieux-Port et de la Joliette et qui constitueront à l'époque moderne « le Grand Caire ».

Les premières occupations humaines de la colline se situent plusieurs millénaires après la glaciation de Wurm durant laquelle l'optimum climatique (18000-14000 av. J.-C.) a eu pour effet de faire descendre le niveau des mers à plus de 120 mètres au-dessous du niveau actuel. Le réchauffement qui a suivi et qui a généré une remontée parfois rapide du niveau des océans (transgression versilienne en Méditerranée), ennoyant la grotte Cosquer toute proche, n'est pourtant pas terminé lorsque la colline accueille les campements des dernières populations de chasseurs-cueilleurs et l'habitat des premiers agro-pasteurs provençaux. Ainsi, du VIII^e au VI^e millénaire av. J.-C., la colline n'est pas à proprement parlé un site côtier. Elle se dresse à plus de quatre kilomètres de la mer, à un moment où les

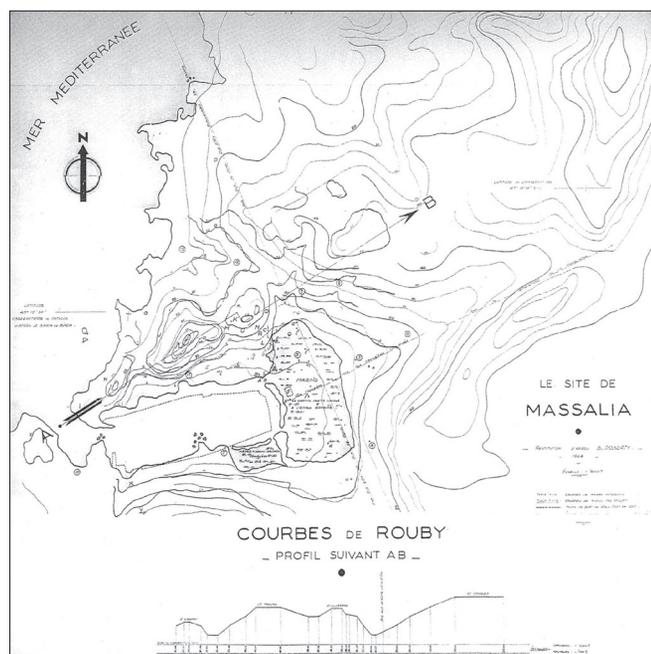


Fig. 8. Carte des courbes de niveau restituées pour l'Antiquité (fonds Roberty, AD BDR 22F).

îles de la rade, encore rattachées au continent, forment avec les reliefs de la future ville et la colline Saint-Charles une épine dorsale qui sépare la rade en deux grandes anses. La colline occupe de ce fait une position stratégique à l'intersection de ces deux espaces géographiques. Au IV^e millénaire av. J.-C., la remontée de la mer se poursuit, dessinant progressivement la ligne de rivage actuelle. Une grande partie des sites côtiers installés dans la partie centrale de la basse plaine littorale sont ennoyés tandis que les grottes et abris ouverts au nord et au sud dans les hauteurs des falaises qui tombent maintenant à pic dans la mer sont sauvegardés. La colline Saint-Charles est à présent un site côtier qui domine la calanque du Lacydon sans que l'on sache si celle-ci est déjà en eau ou seulement une zone



Fig. 9. Le chantier archéologique du Boulevard Nédelec (fouilles I. Sénépart, photo Fr. Parent, Inrap).



Fig. 10. Le chantier archéologique du 53-63, rue Bernard-du-Bois : les niveaux du Mésolithique (fouilles I. Sénépart, photo I. Sénépart).

marécageuse. La configuration du site n'évolue plus par la suite, sauf à être inclus progressivement dans le tissu urbain historique qui se déploie à partir de l'arrivée des Grecs.

De part sa position, la colline est un verrou stratégique, contrôlant l'accès à plusieurs espaces distincts : la ville antique puis historique lorsqu'elle sera installée sur son triangle originel, le littoral et le terroir entre nord et sud, et enfin l'arrière pays aixois par l'intermédiaire du futur chemin d'Aix.

Les occupations préhistoriques du VIII^e au IV^e millénaires av. J.-C.

Les sites préhistoriques qui ont été mis au jour sur la colline sont tous situés sur son flanc sud-est. Il s'agit de quatre gisements définis artificiellement à l'occasion des opérations immobilières qui ont été engagées sur les pentes de la colline. Cependant, les différents sondages préliminaires aux fouilles ont montré que toute la colline était investie par l'occupation néolithique. La mauvaise conservation des couches archéologiques, très érodées, dans les parties hautes et au sommet de la colline ont conduit à privilégier des sites dont les niveaux stratigraphiques étaient bien préservés.

Le site de Bernard-du-Bois concerne les numéros 53-63 de la rue du même nom (cf. **fig. 6**). C'est le site le plus proche du sommet de la colline. Il a livré quatre niveaux préhistoriques et deux des plus anciens : du Mésolithique attribué à des chasseurs-cueilleurs du VIII^e millénaire, du Néolithique ancien cardial daté aux alentours du VI^e millénaire av. J.-C. et deux niveaux de Néolithique moyen calés chronologiquement à la fin du IV^e millénaire. Le site de la rue Longue des Capucins est une petite parcelle d'environ 20 m² localisée à l'intersection de la rue longue et de la rue Bernard-du-Bois, à l'emplacement actuel d'une résidence étudiante. Il a donné une occupation du IV^e millénaire av. J.-C. attribué à un Néolithique moyen et récent (IV^e millénaire av. J.-C.). Le site, dit de la Voie Nouvelle-rue Bernard-du-Bois, contigu au site de l'Îlot Nédelec, occupe 300 m² d'une portion de la voie récemment créée pour accéder au cœur de l'îlot Nédelec/Bernard-du-Bois. Comme le site de la rue longue, on y a mis au jour des structures du Néolithique moyen et récent. Enfin le site de l'îlot « Nédelec » constitue avec ses 2000 m² d'emprise, le plus grand site archéologique de la colline (**fig. 9**). On y a reconnu les mêmes niveaux d'occupations que sur les deux sites précédents. Ainsi, il faut imaginer que durant la Préhistoire récente, c'est au moins tout le flanc

sud-est de la colline qui est occupé par des populations humaines préhistoriques.

Les derniers chasseurs-cueilleurs du Mésolithique

Le réchauffement climatique qui se met en place entre 14000 et 10000 ans av. J.-C. induit de profondes mutations dans les paysages et les faunes sauvages de l'Europe du Nord. La grande faune — aurochs, bisons, mammoths — disparaît ou remonte vers les zones froides du nord de l'Europe tandis que la steppe fait place à des espaces forestiers qui accueillent des sangliers, loups, cerfs, chevreuils, lapins. Les hommes s'adaptent également à ces nouvelles conditions climatiques et environnementales. Leur armement, en particulier, évolue. Ils utilisent des arcs et des flèches dont les pointes sont équipées de projectiles composés de micro-éléments de silex en forme de trapèzes ou de demi-cercles. Ces éléments géométriques servent également de barbelures aux harpons. Ce phénomène se répand à travers toute l'Europe. En Provence rhodanienne, plusieurs phases contemporaines ou successives de Mésolithique sont connues. Les deux plus anciennes, remontant aux alentours du IX^e-VIII^e millénaire av. J.-C., sont respectivement le « *Sauveterrien* » et le « *Montadien* », du nom de la Montade, un site du terroir marseillais où les premières traces de cette culture archéologique furent découvertes. La dernière phase, qui s'épanouit au VII^e-VI^e millénaires, est nommée « *Castelnovien* » du nom du site éponyme de Châteauneuf-les-Martigues, encore connu sous le nom de l'abri de la Font-aux-Pigeons. Cette dernière culture est largement représentée sur une grande partie de l'Europe et précède les premières manifestations du Néolithique en Méditerranée. Ces cultures font une large part à la collecte de malacofaune terrestre et marine, dont la consommation massive conduit à l'édification de véritables amas de milliers d'individus.

Les ou les groupes humains qui se sont installés sur le site de Bernard-du-Bois, quasiment au sommet de la colline, appartiennent à une phase ancienne du Mésolithique provençal, probablement du Montadien. Ils ne font pas exception à la règle, dans le sens où ils consomment, comme d'autres populations à la même période, exclusivement des coquillages — des patelles et des bigorneaux surtout et aussi des oursins. Cependant, contrairement à d'autres sites de consommation, il ne s'agit pas d'un amas coquillier. D'autre part, ils n'utilisent pas, du moins il n'en a pas été retrouvé à cet endroit du site, de micro-lithes qui caractérisent généralement ces populations.

Enfin, le gisement, à plus de quatre kilomètres de la mer, n'est pas un site côtier durant cette période. Les structures d'habitat qui y ont été mises au jour, grande fosse, trous de piquets suggèrent que des formes de campements peut-être provisoires et liées à la collecte des coquillages ont pu y être installés (**fig. 10**).

Les paysans néolithiques de la colline Saint-Charles (VI^e-IV^e millénaire av. J.-C.)

Les premières populations de pasteurs et de paysans venus de Méditerranée orientale à la suite d'une migration maritime s'installent en Provence au VI^e millénaire av. J.-C. Elles introduisent l'agriculture et l'élevage d'espèces végétales et animales domestiquées au Proche-Orient : moutons, chèvres, bœufs et probablement porcs ainsi qu'un certain nombre de techniques inconnues des régions méridionales : la poterie, le travail de la pierre polie, le traitement des produits secondaires issus des animaux domestiques comme la fabrication de produits laitiers, ou le tissage¹. Elles sont à l'origine des premiers villages sédentaires. Sur le site de la colline Saint-Charles, elles s'installent à son sommet à la suite des populations mésolithiques mais aussi en de nombreux autres points du bassin de Marseille à la fois dans des grottes et des abris — peut-être pour y conduire les troupeaux d'ovins ou de caprins — et sur des sites de plein air comme la station Louis Armand où des fouilles récentes ont mis au jour deux fosses contenant du mobilier céramique². Ces premières populations paysannes décorent leur poterie à l'aide d'un coquillage, le *Cardium* ou coque. Le bord dentelé de la coquille est imprimé sur la panse des vases pour former des décors réguliers et géométriques³.

Ces populations sont engagées dans une gestion du territoire largement agricole et pastoral même si la chasse, la pêche et la collecte de végétaux et de malacofaune terrestre et marine peuvent encore jouer un rôle dans leur alimentation. Cependant, le groupe humain qui s'installe sur la colline semble faire exception. En effet, comme ses prédécesseurs mésolithiques, sur la partie du site fouillé, il ne consomme que des coquillages⁴. Les espèces sont toutefois différentes ; il s'agit surtout de coques (*Cardium edule*) et de palourdes (*Tapes tapes*) qui signalent que le littoral que le groupe fréquente est un rivage plutôt sablonneux ou saumâtre alors que les

Mésolithiques collectaient sur des côtes rocheuses. Des sols archéologiques parsemés de mobilier archéologique (céramique, silex), de fosses et de trous de piquets et de poteaux ont été également reconnus (**fig. 11**).

L'absence de mobilier lié à la mouture des grains (meules et molettes), de fosses-silos, de grands vases de stockage ou de fosses-dépotoirs, de dépôts de faunes domestique ou sauvage et *a contrario* l'exclusivité de la consommation de malacofaune marine conduit à penser que l'habitat était plutôt saisonnier et spécialisé. Il s'agit peut-être de l'habitat d'un groupe qui s'installe périodiquement dans le bassin à la recherche de ressources vivrières liées aux ressources marines (coquillages mais aussi sel) ou pour la conduite des troupeaux d'ovins et de caprins qui sont majoritaires sur les sites où ils sont reconnus comme à la Font-aux-Pigeons à Châteauneuf-les-Martigues⁵.

Entre le VI^e et le IV^e millénaire av. J.-C., les traces de l'occupation néolithique sont plus ténues mais attestées. Il est probable que des phénomènes érosifs soient à l'origine de ce biais dans l'information. Au IV^e millénaire, l'occupation néolithique se poursuit au-delà du sommet de la colline pour gagner au moins tout son flanc sud-est⁶. Bien que l'on ne connaisse pas de plans de maisons, des traces d'architecture en terre laissent supposer des aménagements domestiques. Les très nombreux trous de poteaux et de piquets, formant parfois l'amorce de palissades, les fosses, les zones de rejets sur les sols ou dans des fosses-dépotoirs attestent une occupation humaine très importante installée sur le long terme (**fig. 12 et 13**).

Le site entretient des relations avec d'autres régions provençales via des réseaux d'échange de matières premières telles que le silex qui provient du Mont Ventoux et de la vallée du Largue en Vaucluse. Comme auparavant, les groupes humains du Néolithique moyen continuent à consommer des coquillages : des bigorneaux, des cérithes, des murex et des tritons (**fig. 14**).

Ces espèces vivent dans les herbiers de posidonies ou à l'abri de côtes rocheuses ce qui met en évidence des lieux de fréquentation du littoral différents de ceux du Cardial. Cette consommation est cependant, toujours exclusive, car le site ne livre pas pour ces périodes — pas plus que pour les précédentes — de restes d'animaux domestiques. Il ne s'agit toujours pas d'amas coquilliers.

Cette consommation de coquillages qui court sur plus de quatre millénaires n'a pas d'explication réellement

1. Sénépart 2010.

2. Bernard *et al.* 2006.

3. Courtin 1974.

4. Sénépart, Weydert 2013.

5. Sénépart, Watez, Weydert 2008.

6. Sénépart (dir) 2010.

satisfaisante, d'autant que selon les périodes, le site n'est pas côtier. Cette « tradition » confère au site de Nédelec une grande originalité.

Entre la fin du Néolithique et l'arrivée des Grecs, la colline ne semble pas habitée. Dans les parties explorées par les fouilles, ou dans les nombreux sondages qui ont été entrepris sur ces flancs, les aménagements de la période grecque s'implantent partout directement sur les couches archéologiques du IV^e millénaire. La colline a pu également connaître une forte érosion des sols ayant entraîné la disparition des niveaux postérieurs au Néolithique.

Hors les murs : chemin et vignobles antiques

Dans les textes historiques, la colline n'est pas mentionnée directement avant la période médiévale. Toutefois, à la lecture de la description du siège de la cité antique par Jules César⁷, il est à peu près acquis qu'elle a servi de camp retranché aux légions romaines en 49 av. J.-C.⁸. En effet, la position topographique décrite dans le texte répond assez bien à sa localisation géographique actuelle⁹ dominant encore l'accès terrestre à la ville antique tandis que la rue Sainte-Barbe conserve dans son tracé les traces de la vallée profonde évoquée par l'auteur¹⁰. Un autre détail du texte renforce encore cette idée : il est dit que la partie « qui touche à la citadelle est forte par sa position » ce qui rend l'accès à la cité difficile (fig. 15).

Les sondages et fouilles effectuées sur la colline et aux alentours de la Porte d'Aix en contrebas révèlent en effet un relief plus escarpé que l'actuel, lequel est fortement adouci par des remblaiements et des colluvionnements postérieurs à l'Antiquité. Enfin, le sommet de la colline

a subi au cours du XIX^e siècle un important arasement en vue de l'édification de la gare Saint-Charles, ce qui a encore modifié son aspect. On doit donc se la représenter beaucoup plus imposante que son reliquat actuel ne le laisse supposer et plus conforme aux premières représentations du XVI^e siècle qui nous la montre assez escarpée et séparée de la ville par une sorte de large « goulet » qui prendra le nom de « Grand Caire ».

Pour en finir avec le texte de César, on peut encore évoquer les ouvrages militaires du siège dont la terrasse en bois de soixante pieds de long, construite pour atteindre les murs, remplacée par un second ouvrage en brique et en terre crue après la trahison des Massaliotes¹¹. Il laisse supposer que ces ouvrages et particulièrement le dernier — dont on a plus de chance de trouver des vestiges — étaient proches des murs de la cité. Les sources antiques ne livrent rien de plus sur cet espace.

Les sources archéologiques ne sont guère plus prolixes. Des travaux de déblaiement dans l'îlot Bernard-du-Bois en 1910, puis entre 1928 et 1930 ont révélé la présence de tranchées orientées nord-sud et d'une grande quantité de boulets de pierre¹², attribués à l'époque au siège de Massalia et quelques vestiges antiques (fig. 16).

Aucun des sondages, ni fouilles de la colline, n'ont permis de confirmer ces trouvailles. Parmi les autres découvertes anciennes, seules trois formes « dégénérées de lampe dite à la grenouille », trois ampoules de Saint-Ménas et une « fine lampe mutilée » découvertes près de l'ancien cimetière Saint-Charles, pouvaient signaler l'existence probable d'inhumations chrétiennes dans ce secteur. Enfin, des « fragments de tombeaux » étaient également signalés en 1885 par C. Jullian¹³.

7. J. César, Commentaire sur la Guerre civile.

8. « I. Tandis que ces événements se passent en Espagne, C. Trebonius, lieutenant de César, laissé par lui au siège de Marseille, dresse contre la ville les mantelets et les tours, et forme une double attaque ; l'une près du port et de l'arsenal des navires, l'autre du côté qui mène de la Gaule et de l'Espagne à la mer voisine des bouches du Rhône. En effet, Marseille est baignée par la mer presque de trois côtés ; il n'en reste qu'un seul où l'on ait accès par terre, et encore la partie qui touche à la citadelle est-elle forte par sa position et par une vallée profonde, qui en rendent l'attaque longue et difficile. C. Trebonius rassemble, pour ces travaux, un grand nombre d'hommes : il tire de la Province des chevaux, des matériaux, des fascines, et élève une terrasse de quatre-vingts pieds de haut. » J. César, Guerre civile.

9. Cette description pourrait néanmoins aussi convenir à la colline du Lazaret.

10. Les sondages et les fouilles des années 80 ont effectivement révélé la présence d'un important talweg dans son axe.

11. « XV. Trebonius résolut de rétablir ce qui venait d'être détruit ; il trouva ses soldats plus zélés que jamais, tant ils étaient indignés d'avoir vu anéantir le fruit de leurs peines, et que l'ennemi, après avoir lâchement violé la trêve, insultât à leur valeur. Comme les matériaux étaient épuisés, et les arbres coupés et enlevés dans tous les environs de Marseille, ils entreprirent une terrasse d'un genre tout à fait nouveau. On éleva deux murs de brique de six pieds d'épaisseur, et à peu près aussi éloignés l'un de l'autre que la première terrasse avait de largeur : on y fit un plancher ; entre les murs ou dans les parties trop faibles, on mit des piliers et des poutres transversales pour le soutenir : le tout fut recouvert de claies enduites de terre détrempée. Le soldat, ainsi protégé sur les côtés par la muraille, et de front par les mantelets, portait sans risque, au moyen de cet abri, ce qui était nécessaire à l'ouvrage. Le travail fut prompt ; l'activité et la constance des soldats eurent bientôt réparé le dommage. On ménagea des portes aux endroits qui parurent propres à des sorties ». J. César, Guerre des Gaules.

12. Rothé 2005, 572.

13. Cf. fig. 16.



Fig. 11. Le chantier archéologique du 53-63, rue Bernard-du-Bois : les niveaux du Néolithique ancien (fouilles I. Sénépart, photo I. Sénépart).



Fig. 12. Le chantier archéologique du Boulevard Nédelec : les niveaux du Néolithique moyen, la zone B, succession de trous de piquets perforant des fosses plus anciennes (fouilles I. Sénépart, photo Fr. Parent, Inrap).



Fig. 13. Le chantier archéologique du 53-63, rue Bernard-du-Bois : les niveaux du Néolithique moyen. Une petite fosse contenant des murex (fouilles I. Sénépart, photo I. Sénépart).



Fig. 14. Le chantier archéologique du 53-63, rue Bernard-du-Bois : les coquillages du niveaux du Néolithique moyen : cérithes, murex entiers et brisés, et bigorneaux (fouilles I. Sénépart, photo I. Sénépart).

d'autres types de cultures comme celle des céréales ou être associées à des vergers (**fig. 17**).

L'attribution des traces agricoles à des traces de culture viticole échelonnées entre le V^e et la période hellénistique, conforte les découvertes de vignobles effectuées à l'occasion de la fouille de l'Alcazar, en contrebas de la colline, et confirment l'implantation ancienne de la vigne, sur le territoire de Massalia. Leur présence sur l'ensemble des sondages et fouilles de la colline laisse supposer par ailleurs, que toute la butte devait être investie par des vignobles dès la plus haute Antiquité. Dans cette hypothèse, les parcelles de la colline devaient, d'une manière ou d'une autre se raccorder aux plantations du bas de la pente et, s'aligner sur un parcellaire dont on a peut-être les traces sur le site de Nédelec. Ce vignoble a évolué dans le temps. C'est particulièrement visible sur le site de Nédelec où trois niveaux de fosses de plantation au moins ont été identifiés en fonction de leur orientation. Les modes de mise en culture elles-mêmes changent de nature au fil du temps passant d'une culture de type « familial » à une exploitation plus systématique et raisonnée du vignoble peut-être en relation avec le développement de la production viticole.

Durant la période romaine, la colline connaît une certaine déprise humaine. Les vestiges archéologiques sont très ténus. Sur le site de Nédelec, il s'agit des restes d'une tranchée d'épierrement d'un mur comblé par des matériaux de construction en terre et adobes qui n'ont pu être rattaché à aucun élément architectural. Elle a pu appartenir à un bâtiment totalement oblitéré par le creusement du sous-sol de l'usine de raffinage au XIX^e siècle. Il semble très improbable qu'il s'agisse d'un mur de terrasse. À la fin de l'Antiquité, toujours sur ce site, un chemin traverse la partie basse de la colline (**fig. 18**). Il monte vers le nord de façon régulière. Il était conservé sur un bon mètre cinquante de large pour une longueur totale observée de plus de trente mètres et présentait une ornière sur tout son parcours. Recoupé dans le sens de sa longueur par un fossé postérieur, il est situé au niveau d'une rupture de pente probablement artificielle qui préexiste depuis le Néolithique. Il est utilisé depuis le V^e s. ap. J.-C. et au moins jusqu'à la seconde moitié du VII^e s. ap. J.-C. d'après le matériel récolté dans le niveau d'abandon ou de recharge qui clôt son utilisation. Cet aménagement se trouve coupé de tout contexte archéologique immédiat et de même datation. Les couches ont été arasées à plat à l'époque moderne, faisant vraisemblablement disparaître les niveaux en rapport avec le chemin, qui n'a dû sa conservation qu'au fait qu'il était installé en creux dans les couches sous-jacentes.

En revanche, en contre-bas de la pente sur laquelle il serpente, à une cinquantaine de mètres vers le sud-ouest, les campagnes de diagnostics ont mis au jour des vestiges bâtis datés du V^e s. ap. J.-C. Il s'agit de deux murs maçonnés enduits, appartenant vraisemblablement à une cuve. La nature même de ces structures de stockage de liquides les rattache à l'occupation rurale de ce secteur. Enfin, l'orientation du chemin (nord 154°), si elle tient manifestement compte de la morphologie naturelle de la pente du versant, se distingue de toutes les orientations relevées sur le site de Nédelec pour les aménagements agraires des périodes antiques antérieures. Elle se distingue aussi légèrement de celle du chemin fouillé sur le site de l'Alcazar, daté lui aussi de l'Antiquité tardive et orienté nord 160°.

Après l'Antiquité tardive, qui clôt une longue période d'activité agricole, le bas de la pente est traversé, du nord au sud par un grand fossé qui double et recoupe le chemin antique (**fig. 19**). Il sera par la suite également terrassé par les sous-sols de la manufacture de l'époque moderne. Il présente un profil rectiligne, à bords droits, faiblement évasés, et un fond plat. Dans ses parties conservées, il mesure 2,30 m de large à la base et 3,50 m à son ouverture et plus de 2 mètres de profondeur. Du côté nord, il était recoupé par un mur, de même axe, qui semble avoir appartenu à une construction de la fin du XVII^e siècle et qui pourrait être un des premiers états de la manufacture. L'attribution chronologique de ce fossé reste incertaine : il contenait des éléments résiduels antiques provenant peut-être des remaniements liés à son creusement puis comblement et dans ses niveaux supérieurs quelques éléments d'époque médiévale. Fonctionnant d'abord à l'air libre, il a pu servir un temps à drainer les environs des eaux de pluies et de ruissellement avant d'être comblé.

De l'époque médiévale à 1666

Il faut attendre l'époque médiévale, pour recenser dans les sources écrites des traces d'urbanisation à proximité de la colline, qui demeure encore hors du périmètre de la cité. C'est donc surtout des bourgs dont il est question. Parmi ceux-ci, on retiendra surtout celui des Olliers (Sainte-Barbe) qui s'étendait à partir du XII^e siècle en contrebas du côté ouest de la colline mais dont l'expansion du côté nord-ouest est méconnue et ceux du Morier et de Robaud (Alcazar) situés au sud¹⁷. Ces derniers jouxtaient le quartier qui portait, selon les sources¹⁸,

17. Bouiron 2001.

18. Voyez, Barra, Molina 2002.

le nom de quartier Santa-Clara, Jean Jérôme, Soubeyran ou des Arcs (**fig. 20**).

Le Borg Santa Clara

Le Borg Santa-Clara tiendrait son nom du couvent des clarisses Sainte-Claire, fondé en 1254 et rasé en 1357. Le couvent a aussi donné son nom à la rue conduisant au monastère et/ou à l'église. Cette rue prendra le nom de Santa Clara Vielha après le transfert du couvent dans les murs. On sait aussi que l'ancien monastère devait border une voie menant à la Crotta Vielha en 1392, c'est à dire probablement le long de la rue des Petites Maries. On ne connaît pas, cependant, la limite nord du quartier. Il est possible, comme le rappelle N. Molina, que l'appellation de Santa Clara se soit déplacée, au fur et à mesure des siècles, du sud vers le nord¹⁹. Dans ce quartier se trouvait la source ou la fontaine de Font-Cubette ou *Fons Coopertus*. Enfin, il est fait mention d'un bourg Soubeyran ou des Arcs qui pourrait concerner la partie occidentale de la colline Saint-Charles²⁰.

L'Aqueduc et les voies d'accès

La mention des arcs renvoie à l'aqueduc que la tradition fait remonter à la période gallo-romaine et qui suivait le tracé de la rue Bernard-du-Bois jusqu'en 1820 ou 1826²¹. Pour d'autres, l'aqueduc date du XIII^e siècle²². Dans son *Histoire de Marseille*²³, Ruffi signale que les Marseillais firent redresser les « Arcs... venus par terre » en 1449. L'aqueduc qui devait drainer divers cours d'eau descendant la colline fut raccordé au Jarret en 1558 et à l'Huveaune en 1572²⁴. Au XIX^e siècle son tracé est connu grâce à l'étude de l'inspecteur des anciennes eaux de la ville, G. Melquiond. Il passait sous les maisons du côté pair de la rue Bernard-du-Bois. La canalisation fut remplacée à partir de 1823 par une maçonnerie de moellons de Saint-Antoine soutenant une voûte de brique de Saint-Henri (1,15 m de ht pour 0,60 m de large)²⁵. Enterré jusqu'à l'impasse Bernard-du-Bois, il devenait ensuite aérien et était supporté par huit arcades qui formaient huit portes donnant accès à la ville (**fig. 25 et 136**).

19. Molina 2002.

20. Baratier, Reynaud 1951 (?), t2.

21. Molina 2002.

22. Brino 2001, 127 ; Moerman, Gantès, Moliner 1989.

23. Ruffi 1696, t.2, 304.

24. Source Atelier du patrimoine, ZPPAUP Belsunce 1996, 18.

25. Melquiond 1888, 38.

Selon les sources archivistiques regroupées par l'Atelier du Patrimoine de la ville de Marseille et le témoignage de Ramières de Fortanier, les arcades auraient été démolies dans les années 1820 (14 avril ou 14 Mai 1828). Il fut ensuite remplacé par un siphon. À l'emplacement des arcades, on construisit l'Arc de Triomphe de la Porte d'Aix.

Enfin, c'est semble-t-il à partir du XII^e siècle qu'un réseau de voies s'organise permettant le développement des bourgs²⁶. Dans le secteur de l'étude, les sources signalent un axe provenant de la Porte de la Frache desservant le bourg des Olliers, un autre chemin dit de la Malpougne traversant également ce secteur peu urbanisé²⁷ et enfin, un dernier sortant de la ville par la porte Jean-de-Marseille et se dirigeant vers l'est, peut-être le long des arcades. Ce dernier se confond avec le futur axe de la rue Bernard-du-Bois auquel il a pu servir de point de départ (**fig. 22**).

Du point de vue archéologique on sait qu'à partir du XIII^e s. ap. J.-C., un bourg extra-muros spécialisé dans l'artisanat de la céramique s'établit dans le vallon de Sainte-Barbe²⁸. Ses ateliers fonctionnent durant plus d'un siècle et produisent autant de la vaisselle commune et culinaire glaçurée que des faïences peintes. La découverte d'un four à barres et de productions de tradition islamique confirme que Marseille à cette époque entretient des relations étroites avec la Méditerranée sud-occidentale (Maghreb, Sicile, Espagne). Ce bourg est détruit au XIV^e siècle, ce que confirment les sources écrites (cf. infra) et n'est réinvesti qu'au cours du XVII^e siècle. S'y installe alors des artisanats (tanneries) avant qu'un faubourg qui pourrait correspondre au bourg du Morier n'y soit implanté. Celui-ci disparaît au XIV^e siècle, à la suite des destructions programmées par la municipalité de Marseille. Jusqu'à l'agrandissement de 1666, cet espace péri-urbain demeure quasi-vide de constructions.

Le quartier du XV^e siècle à 1666

L'urbanisation en cours autour et dans la zone concernée par l'étude est en effet brusquement stoppée dans la deuxième moitié du XIV^e siècle par la guerre qui oppose Jeanne I^{re}, petite-fille du Roi Robert d'Anjou et Robert de Duras, membre de la même famille, pour la succession au Comté de Provence.

26. Bouiron 2001.

27. Molina 2002.

28. Marchesi, Thiriot, Vallauri 1997.



Fig. 17. Le chantier archéologique du Boulevard Nédelec : les niveaux grecs, zone A : plusieurs niveaux de traces agraires de vignobles se superposant (photo Fr. Parent, Inrap).



Fig. 18. Le chantier archéologique du Boulevard Nédelec : Antiquité tardive, zone B : Le chemin recoupé par le fossé romain creusé dans les niveaux néolithiques (photo Fr. Parent, Inrap).



Fig. 19. Le chantier archéologique du Boulevard Nédelec : Époque romaine, zone B : le fossé romain et son remplissage, creusé dans les niveaux néolithiques (photo Fr. Parent, Inrap).

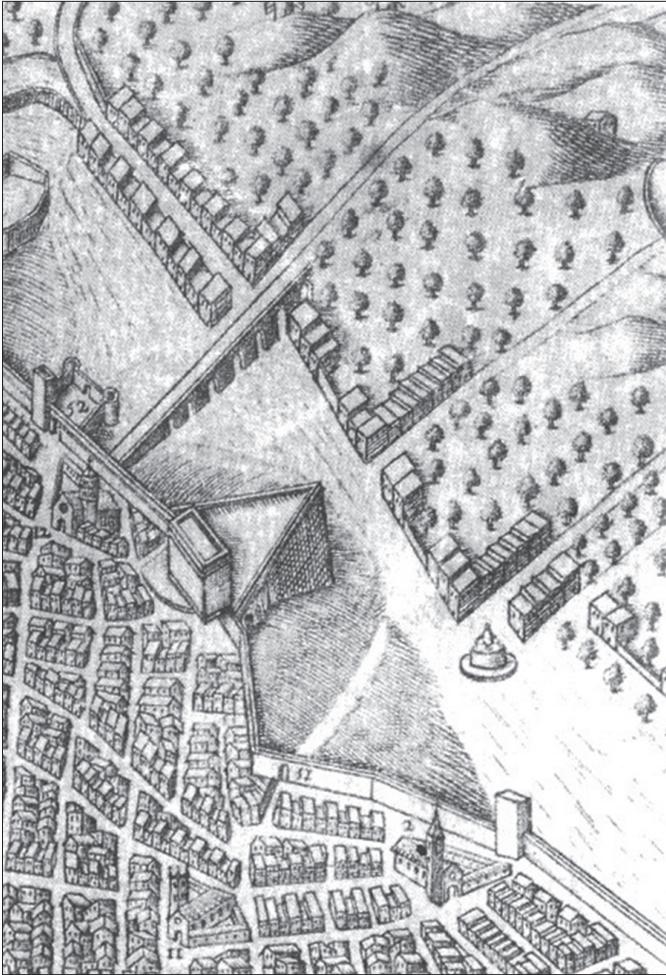


Fig. 20. Détail du plan de Marez montrant l'aqueduc (1646) (Marseille au XVII^e siècle, coll. Château Borély, Marseille).

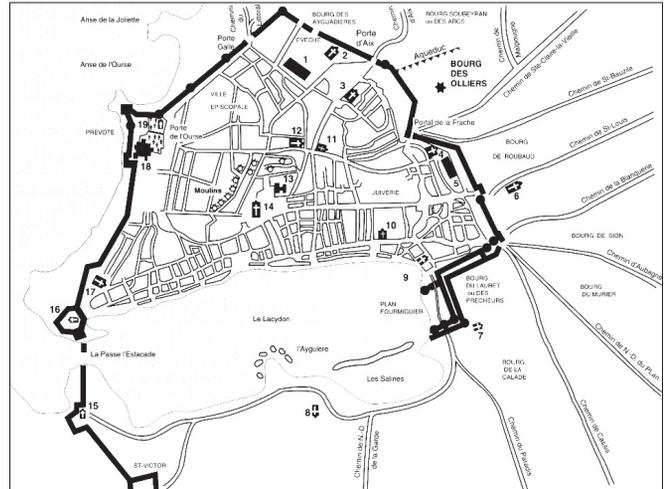


Fig. 21. Les principaux chemins médiévaux (M. Leclerc/LAM del., d'après Roberty, Baratier, Raynaud 1951. in Marchési et al. 1997, 20, fig. 6).



Fig. 22. Vue cavalière de Marseille (gravure extraite de G. Braum, *Civitates orbis terrarum*, circa 1572 ou 1582, coll. MHM).

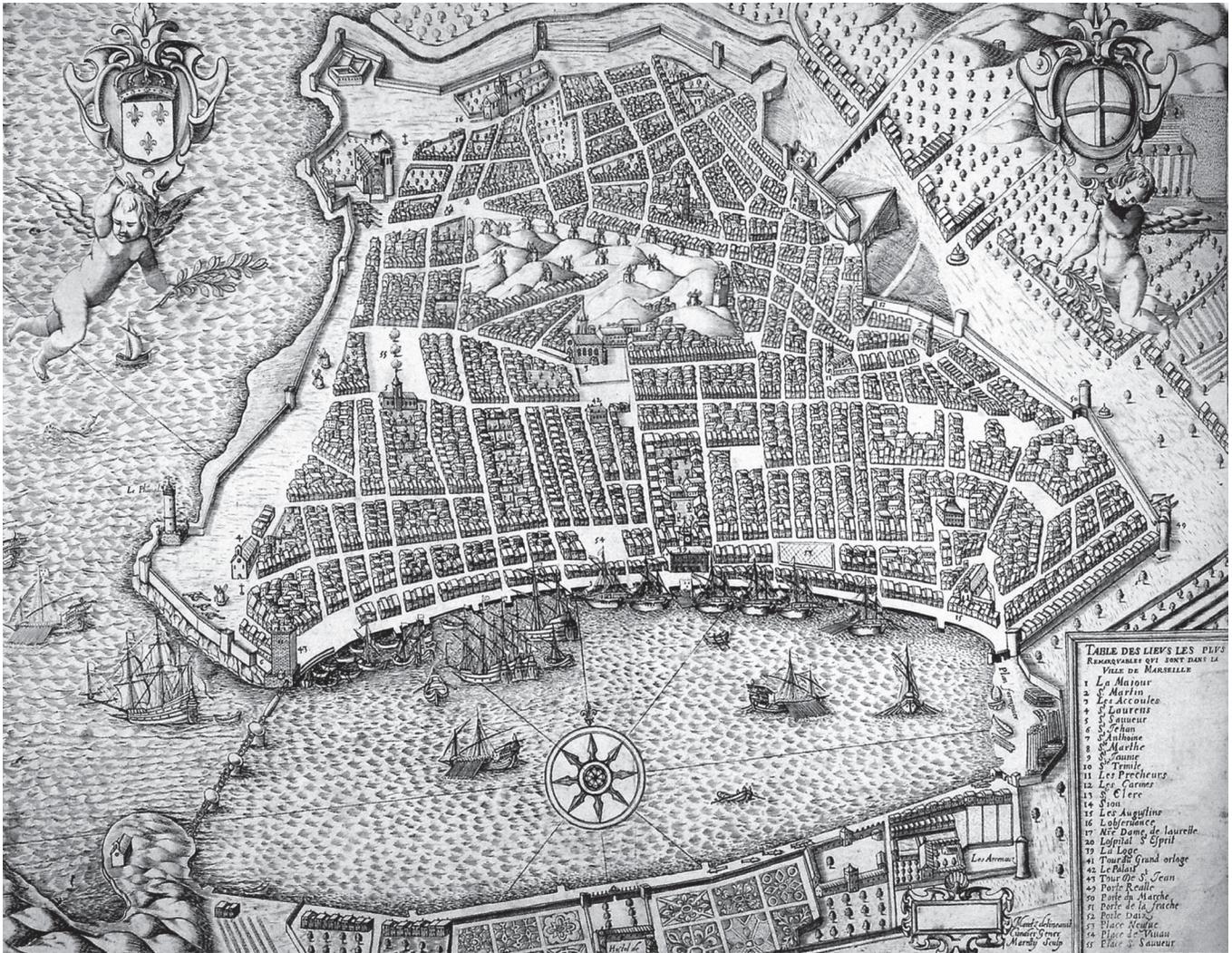


Fig. 23. Le plan de Marez (1646) (Marseille au XVII^e siècle, coll. Château Borély, Marseille).

Cet épisode complexe de l'histoire provençale génère une série de conséquences à long terme sur le devenir de cette zone et de la ville en général. En effet, pour protéger la cité qui soutenait la reine Jeanne, le Conseil municipal fait voter la destruction des bourgs, afin qu'ils ne puissent servir de positions fortes à d'éventuels assiégeants, et en particulier, en 1364, à Arnaud de Cervolle et ses routiers. L'ordre est donné à plusieurs reprises d'abaisser les murs des maisons des faubourgs jusqu'à un certain niveau ou de détruire les maisons jusqu'aux fondations si nécessaire. La population y est contrainte entre 1357 et 1358.

Seul le couvent des frères Mineurs, pour des raisons inconnues, échappe à ces destructions massives. Le siège n'a pas lieu, mais les maisons ne sont pas reconstruites, on ne perçoit plus les droits. Les rues et les chemins persistent tandis que les pierres et autres matériaux de construction sont récupérés pour l'édification de murs de jardins (terrasses, murets limitant

les parcelles, les vergers etc.). En 1524, le couvent des frères Mineurs est volontairement abattu en raison du siège mené par le duc de Bourbon. Dès lors et jusqu'à la moitié du XVII^e siècle, cet espace est surtout consacré aux activités agricoles comme l'attestent les nombreux plans successifs de la ville où la colline, signalée par la présence de l'aqueduc, et ses abords, apparaissent vides de constructions urbaines.

Sur la vue cavalière de Marseille de 1572 ou 1582, extraite du *Civitas orbis terrarum* de G. Braum, (fig. 22) il existe bien une zone vide entre les murailles et la colline seulement parcourue par l'aqueduc et des chemins tandis que des murs parallèles à cet aménagement s'étagent le long de la pente.

Après 1644, le plan de Marez (fig. 23) révèle, aux abords de l'aqueduc, l'amorce d'une nouvelle urbanisation qui s'installe de part et d'autre d'un axe préfigurant semble-t-il la future rue d'Aix Les premières parcelles

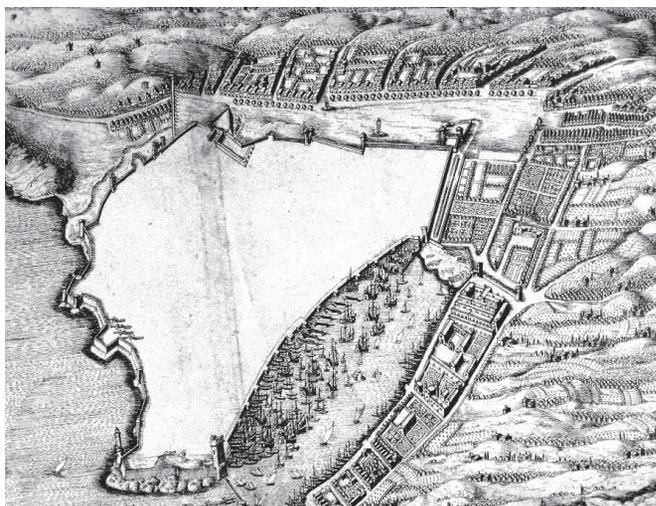


Fig. 24. Le plan de Marseille, Auger 1652
(Musée de la Marine, Marseille).

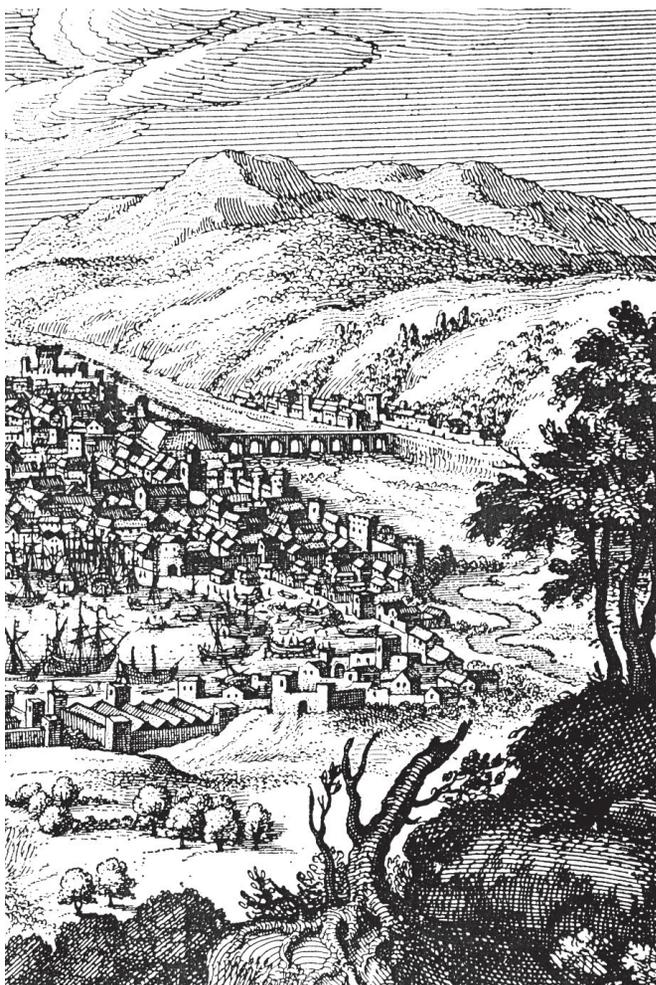


Fig. 25. « Massilia » vue de Gaspard Mériaux (Francfort 1661)
(coll. MHM).

de la rue Bernard-du-Bois et du bas de la colline sont loties. On observe également un embryon d'urbanisation se mettant en place autour de la Porte d'Aix et le long du chemin d'Aix jusqu'au faubourg Saint Lazare, le seul lieu alentour de la ville à être ainsi mentionné. Le reste de la colline est planté en vergers. En 1652, sur le plan de Jean Auger, on note que cet embryon urbain a progressé notamment sur le côté sud de la future rue Bernard-du-Bois (fig. 24).

La colline, toutefois, est toujours vierge de constructions. Enfin, sur le plan de Gaspard Mériaux datant de 1661 (fig. 25), des maisons sont groupées au bas de la colline, mais celle-ci n'est toujours pas lotie. Il semble que l'on entre de ce côté-là dans Marseille sans passer par un bourg ou un faubourg comme c'est le cas de la plupart des grandes villes du royaume.

Par ailleurs, la campagne alentour est parsemée de nombreuses bastides. C'est sur leurs terrains que la ville va gagner en taille après sa révolte contre le pouvoir royal et la décision de Louis XIV de procéder à son agrandissement. Celui-ci triple quasiment la surface de Marseille.

L'agrandissement de 1666 et la colline Saint-Charles

Dans l'agrandissement de 1666, seule la partie basse de la colline est incluse dans le nouveau système défensif qui englobe la vieille ville et les quartiers neufs²⁹ de la rive sud de l'antique Lacydon. Le rempart qui enclôt cette portion de colline et l'ancien aqueduc suit au nord le tracé « naturel » d'un ancien talweg, aujourd'hui le boulevard Nédelec, puis un second vallon fossilisé sous le boulevard Bourdet et se raccorde via un dernier, l'actuel boulevard d'Athènes, à la suite de l'enceinte qui se déploie sur la rive sud de la nouvelle ville. L'ajustement de la muraille à la configuration naturelle de cette partie de la colline dégage un espace triangulaire qui forme une sorte d'excroissance au plan de l'agrandissement (fig. 26 et 27). De ce fait, il apparaît assez isolé du reste de la cité. Par la suite, le plan de Razaud daté de 1743 (fig. 26), nous montrera une ville dont une partie de l'agrandissement n'est toujours pas lotie. La vieille ville est séparée de la nouvelle par un axe dont le point de départ a été le Grand Caire puis le cours Belsunce (fig. 26 et 27).

On notera, que ce premier axe est maintenant prolongé du nord-est au nord-ouest. Au nord-ouest dans la partie qui nous intéresse, l'axe se termine par l'ébauche

29. L'enceinte suit à peu près l'axe des actuels boulevard Charles Nédelec et Bourdet.

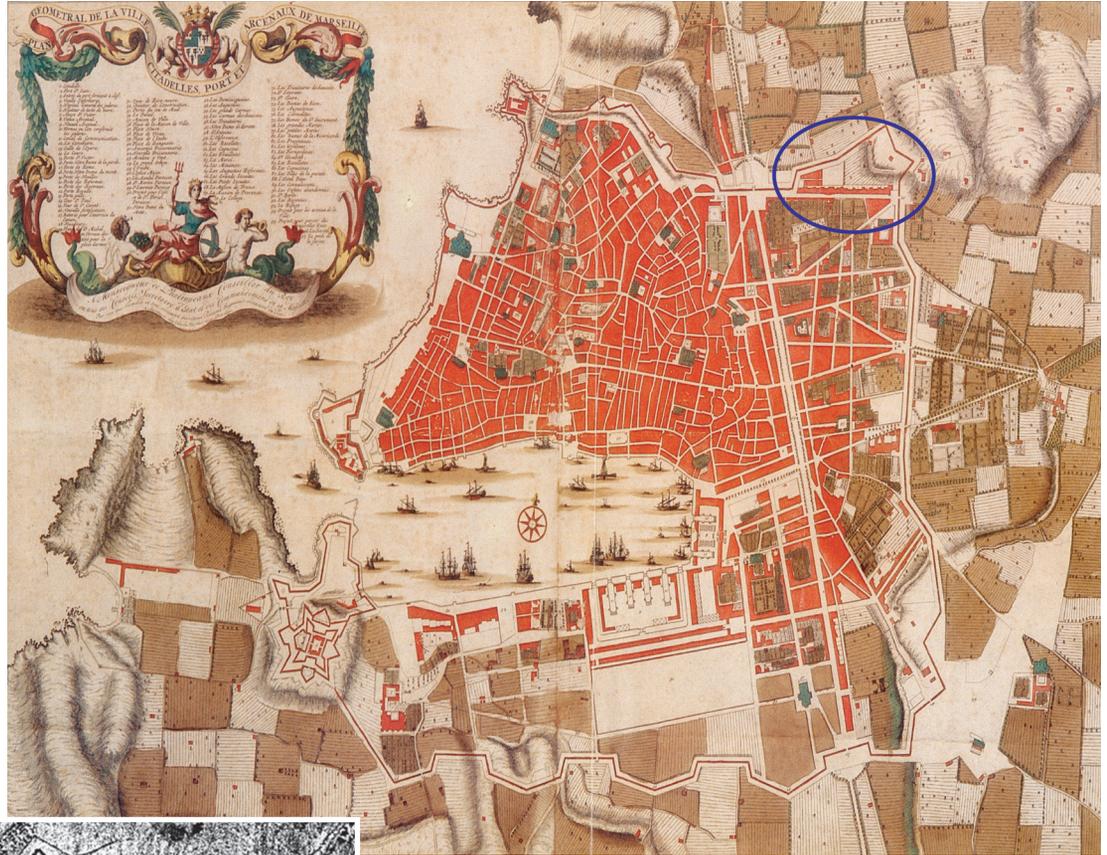


Fig. 26. Détail du Plan géométral de la ville, citadelles, port et arsenaux de Marseille par Razaud 1743 (Archives de Marseille - 78 Fi 398).



Fig. 27. Détail de la carte de Marseille, 1683, extrait de l'Atlas de Louis XIV, recueil des plans du Royaume, 1683-1684 (S.H.A.T., Bibliothèque du Génie).

d'une place monumentale, la porte Royale anciennement d'Aix. Il laisse de côté l'ancien chemin d'Aix en partie urbanisé — chemin qui aboutit toujours au faubourg Saint-Lazare qui demeure le seul faubourg cité en tant que tel dans les textes et sur les plans et le seul lieu urbanisé en dehors de l'agrandissement. Les projets d'embellissement de l'entrée de ville n'ont de cesse de valoriser cet axe qui est vital pour la cité, notamment pour son ravitaillement. Cette route est aussi celle qui relie par le nord, Aix, la ville du Gouvernement de Provence à la cité phocéenne. Cette volonté de mise en valeur, cependant, ne se fera pas sans mal et les transformations successives de ce quartier et des implantations immobilières qu'il accueille à partir de l'agrandissement, comme on le lira par la suite, n'ont pas toujours servi le but recherché, celui d'une entrée de ville triomphale.